

Envoi

*Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore.*

*Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore).*

*Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
De licornes ruant du feu contre une nixe.*

*Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.*

De tous les poèmes de Stéphane Mallarmé, ce sonnet est l'un des plus beaux, des plus hermétiques et des plus familiers. Un vers résume sans doute le jugement du public éclairé mais rétif, face à la vaine ambition du poète de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » :

Aboli bibelot d'inanité sonore.

Pourtant, dans le désenchantement du monde et l'angoisse qui nous étreint face aux menaces pesant sur la Planète, ce sonnet recèle un message important pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui. Un message pas si difficile à lire, car la signification de ce poème, en « langage de la tribu » (le français ordinaire), est au-

jourd'hui bien connue. Dans une lettre de 1868 à son ami Henri Cazalis¹, Stéphane Mallarmé a couché par écrit sa traduction en français de tous les jours, sous forme d'indications pour l'illustration par une gravure à l'eau-forte d'une première version du sonnet : *La nuit approbatrice*... Mallarmé décrit la scène qu'évoque son poème, mais en prose et vue de l'extérieur :

Ce poème est aussi « blanc et noir » que possible et il me semble se prêter à une eau-forte pleine de Rêve et de Vide. Par exemple, une fenêtre nocturne ouverte, les deux volets attachés ; une chambre avec personne dedans, malgré l'air stable que présentent les volets attachés, et dans une nuit faite d'absence et d'interrogation, sans meuble, sinon l'ébauche plausible de vagues consoles, un cadre, belliqueux et agonisant, de miroir appendu au fond, avec sa réflexion, stellaire et incompréhensible, de la Grande Ourse, qui relie au ciel seul ce logis abandonné du monde.

Nous avons donc trois versions du même poème : la version définitive, *Ses purs ongles très haut*..., publiée en 1887 et qui sera notre point de départ, la version primitive, de 1868, *La nuit approbatrice*..., et une version en prose : la *Lettre à Cazalis*, elle-même description d'une adaptation imaginée sous forme de gravure. Ce poème a donc une signification précise, indépendante de la langue et même de la substance de l'expression : l'écriture ou le dessin. C'est une nature morte représentant un salon vide, avec une fenêtre ouvrant sur les étoiles, qui se reflètent dans un miroir, dont le cadre figure lui-même une scène de lutte et d'agonie.

1. Lettre à H. Cazalis du 18 juillet 1868. Cette lettre-ci sera désignée par la suite, tout simplement, comme « la » *Lettre à Cazalis*. Les autres lettres de Mallarmé seront citées par leur date et destinataire, ce qui permettra de les retrouver facilement dans toutes les éditions. J'utiliserai ici en général : Mallarmé, *Correspondance. Lettres sur la poésie*, Gallimard-Folio, 1995, préface de Y. Bonnefoy, éditée par B. Marchal, notée *Cor.* dans la suite de ce texte. En dernier recours j'utiliserai la *Correspondance complète 1854-1898*, éditée par B. Marchal, Gallimard 2019, la plus exhaustive à ce jour.

Mallarmé est plutôt satisfait de l'impression assez hermétique qu'il laissera au lecteur :

J'ai extrait ce sonnet d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux dire que le sens, s'il en a un (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble) est invoqué par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à la murmurer plusieurs fois, on éprouve une impression assez cabalistique.

Pourtant, Mallarmé nous indique aussi le sens symbolique de cette nature morte, par le titre donné à la première version du poème : *Sonnet allégorique de lui-même*. Qu'est-ce à dire ? Allégorie de ce poème-ci, de lui-même ? De la forme sonnet, voire de toute poésie ? L'ambition de notre essai : respecter ce titre à la lettre, déchiffrer cette allégorie. Car elle promet une merveille, toujours selon la *Lettre à Cazalis* :

Mon œuvre est si bien préparé et hiérarchisé, représentant comme il peut l'Univers...

Tout l'Univers et toute la Poésie dans un sonnet ? Difficile à croire ! Mais peut-être : le destin de l'Univers ? Le rapport intime entre la poésie et l'Univers ? Sa « mission » vis-à-vis de l'Univers ?

Dans une première partie de ce livre, nous essaierons de comprendre le sens de « ce sonnet lui-même », dans sa version définitive, en posant que le titre donné pour la version 1868 est encore valable pour celle de 1887. Puis, nous tâcherons de mesurer la généralité de l'allégorie que nous aurons lue : allégorie de « la » Poésie ? Au moins de la poésie selon Mallarmé ? Nous essaierons de le vérifier dans une seconde partie. Et, dans la troisième partie : pourquoi pas de toute poésie ? Ou sinon, d'un sous-genre de la poésie : le genre dont ce poème est l'allégorie ? Et alors, quel est-il, ce genre ?

Nous l'appellerons « orphisme ». Mallarmé, dans sa lettre autobiographique à Verlaine du 16 novembre 1886, reprend quasiment les termes de sa *Lettre à Cazalis* au moment même où il peaufine l'ultime version du sonnet, *Ses purs ongles très haut*, et précise :

L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète, et le jeu littéraire par excellence...

Nous vérifierons, dans cette troisième partie, que cet « orphisme » englobe un vaste champ de la poésie lyrique, voire de la poésie épique, où chantent l'âme des poètes et les récits qu'ils font du monde. Mais dans ce poème s'exprime plus particulièrement la religion de Mallarmé : l'athéisme, ou plutôt le matérialisme. Une matière qui naît du vide et retournera au néant. Si l'orphisme de Mallarmé est une religion, au sens classique, dont ce poème serait une parabole, alors c'est une religion du vide et de la mort. Et pourtant, si matérialiste soit-il, l'orphisme de Mallarmé est une religion qui nous promet de ressusciter quand même : ce que nous verrons dans la quatrième et dernière partie de ce livre.

Cet essai s'adresse avant tout aux amoureuses et amoureux de poésie, que rebutent les difficultés des poèmes de Stéphane Mallarmé, et qui ne comprennent pas pourquoi un poète si hermétique a pu séduire tant d'artistes et de personnes sensibles. J'espère qu'après la lecture de ce livre elles et eux comprendront mieux, non seulement les poèmes de Mallarmé, et en particulier celui-ci (avec son histoire de « *ptyx* »), mais encore : pourquoi aime-t-on la poésie.

Il nous arrivera de nous appuyer sur l'avalanche d'études savantes consacrées à Mallarmé, et aux travaux de linguistique, puisque ce sonnet est *extrait d'une étude sur la Parole*. La linguistique n'est pas une science facile. Mobiliser un outil difficile pour comprendre un texte difficile pourrait en rebuter beaucoup. Je vous proposerai donc, avant d'affronter les sentiers escarpés, quelques divagations en plaine, une marche d'approche pour s'échauffer : un premier chapitre, à partir de ce que chacune et chacun d'entre nous aimons

dans la poésie, puis deux chapitres pour mieux connaître et comprendre Mallarmé, avant d'aborder le sonnet.

Ce texte s'adresse en second lieu seulement aux spécialistes de Mallarmé, d'études littéraires ou de linguistique, en avançant de quelques pas dans la compréhension de certains poèmes de Mallarmé et de quelques autres poètes, au-delà du *Sonnet en or-yx* : qu'ils aient la patience de me laisser parfois expliquer aux lectrices et lecteurs de la première catégorie, parfois en termes trop relâchés, ce qu'ils savent déjà mieux que moi. J'ajouterai de nombreuses remarques relatives à la philosophie matérialiste, qui est celle de Mallarmé, et à ce qui en constitue la base : la « philosophie naturelle », c'est à dire la physique. Mais pour ne pas alourdir ce livre, ces remarques seront renvoyées dans une Annexe.²

Ce livre s'adresse enfin aux personnes de sensibilité écologiste. Je ne peux pas expliquer pourquoi dans cette introduction : on le découvrira chemin faisant, avec le sens de « matérialisme orphique ». Qu'il me suffise de dire que Mallarmé est le premier poète à avoir aimé notre planète dans la conscience de sa fragilité, et cherché une forme de morale purement immanente, sans dieu pour nous promettre la résurrection, mais simplement des raisons de se battre pour un idéal en sachant qu'il n'est, en un certain sens, qu'un « glorieux mensonge ».

Le matérialisme orphique : une philosophie pour l'écologie ?
Ce sera notre conclusion.

Ce livre fut précédé d'un article de même titre, mis en ligne sur mon site en 2005, qui reçut plus de quarante mille visites de tous les continents. Beaucoup m'ont écrit, m'apportant correctifs, informations, suggestions. Je ne saurais ici les remercier toutes et tous. Ma gratitude va particulièrement à Natalie Gandais, Michèle Goldstein, Marie-Ange Petit, François Lescun, qui m'aident dès l'origine. Et aussi au regretté Claude Margat, peintre et philosophe, qui me pressa d'en faire un livre. Et à la poétesse Francine Ségeste, qui fut ma compagne, et dont la longue et lumineuse ago-

2. Cette *Annexe* peut être téléchargée gratuitement ici : <http://lipietz.net/Ressusciter-quand-meme-Annexe> Les notes dans le corps de ce livre seront réservées aux références bibliographiques et aux très courtes remarques.

nie inspira largement ma lecture de Mallarmé. Puisse ce livre, au côté de leurs œuvres, contribuer à les ressusciter quand même...